

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel MARTIN

Fausseté évidente de l'Athéisme  
(Suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 136-140

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Fausseté évidente de l'Athéisme

*(Suite)*

Cet astre géant fait évoluer autour de lui, plus de trois cents planètes, fragments détachés de la gigantesque et primitive nébuleuse dont il est le noyau et le centre. Et les mouvements de ces corps énormes et nombreux se trouvent régis par la loi de gravitation.

Nous n'ignorons pas que de nos jours c'est l'opinion assez générale que c'est à cette loi fondamentale, mais de la plus admirable simplicité, que se ramèneraient toutes les lois de la matière. Et cette loi s'applique également à tous les systèmes planétaires dont chaque étoile est le soleil. Ne faut-il pas vraiment pour la sage et harmonieuse direction du mouvement de tous ces mondes, une intelligence organisatrice d'une puissance prodigieuse. Nous sommes irrésistiblement saisis d'admiration ou à la vue d'une locomotive, d'un vaisseau qui sous la pression disciplinée de la vapeur, fuient majestueusement à travers l'espace et les océans. Là, dans ses magnifiques inventions, se révèle à nous d'une façon saisissante, la grandeur du génie humain. Néanmoins combien les plus superbes, les plus fières locomotives, les vaisseaux les plus gigantesques, les plus splendides, pâlisent dans leur course imposante, à côté des corps célestes qui roulent dans les airs avec une sûreté aussi infaillible qu'est vertigineuse et stupéfiante leur rapidité. Nous n'avons à cette fin qu'à regarder la terre qui nous porte et nous emporte. Elle traverse l'espace à raison de 30 kilomètres à la seconde, ce qui donne 1800 kilomètres à la minute, et 108 000 kilomètres à l'heure. Dans ce même laps de temps d'une heure, les plus puissantes locomotives n'arrivent à en fournir que 80.

Si des infiniment grands, au sein desquels l'homme ne

se trouve pas même être un moucheron, on passe à la frontière opposée des infiniment petits, auprès desquels un moucheron revêt les véritables proportions d'une montagne, de quel monde de merveilles nouvelles, le microscope ne nous apportera-t-il pas la ravissante découverte ? Pascal s'extasiait déjà de son temps, devant les miracles de structure d'un ciron qui le plongeaient dans une admiration d'autant plus profonde que cette structure est plus ténue, presque imperceptible à l'œil nu. Combien son ravissement eût été dépassé encore, s'il eût connu les découvertes de Claude Bernard et de Pasteur, lui montrant dans ce nouveau monde des infiniment petits une prodigieuse complexité d'organisation, en même temps que sous des apparences si frêles, si incroyablement minimes, une incalculable puissance de destruction.

Nous ne savons que depuis un quart de siècle à peine, que ce sont ces milliards d'êtres imperceptibles répandus dans les airs, qui par la destruction qu'ils opèrent des organismes même les plus vigoureux, fournissent chaque année le plus important contingent peut-être de la mortalité humaine. Quelle intelligence transcendante au suprême degré pour concevoir seulement ces merveilles microscopiques de construction mécanique dans ce que Pascal appelle l'*enceinte d'un raccourci d'atome*. Car il est hors de doute que plus les pièces ajustées sont petites, minuscules, plus se manifeste évidemment l'habileté du mécanicien. Devant le spectacle grandiose de l'immense multitude des êtres qui peuplent notre terre, dans l'encadrement des infiniment grands et des infiniment petits, bon gré malgré il s'impose de nous demander en présence de quelle intelligence inouïe, de quelle infinie puissance d'exécution nous nous trouvons. La planète que nous habitons au milieu des trois cents autres planètes qui évoluent autour du soleil, possède plus de cent mille espèces d'animaux et non moins de deux cent mille espèces de plantes.

Et dans ces quatre vastes classes où, sous le génie transcendant de Cuvier, se rangent tous les animaux, vertébrés, annelés, rayonnés, mollusques, qui pourrait dire toutes les merveilles accumulées les unes sur les autres, décrire l'harmonie et la spontanéité avec lesquelles jouent en eux tous les ressorts, dépeindre la beauté et la variété du coloris qui les nuancent et les distinguent. On est alors bien forcé de reconnaître qu'une intelligence organisatrice brille avec prodigalité non seulement en chaque espèce animale, mais en chacune des parties composantes de tous ces mécanismes si nombreux et si divers. Aucun qui ne nous subjuge d'admiration, autant par l'incroyable variété que par l'harmonique ajustement de tous ses organes. « Le plus petit insecte, dit à juste titre Fénelon, suppose plus de génie constructeur que nos plus ingénieux mécanismes. » Et dans l'homme, ce résumé vivant du monde, on borne seulement son analyse à la composition anatomique de son corps. Devant les innombrables combinaisons, la savante harmonie des pièces multiples de son cerveau, de ses yeux, de sa langue, de ses nerfs, de ses pieds, de ses mains, de son cœur dont les ondes généreuses répandent avec elles la vie par tout le corps, comment se défendre d'une admiration écrasante, de l'admiration la plus profonde qui puisse s'emparer de l'homme ?

Le règne végétal, à son tour, est tout un monde de chefs-d'œuvre, les uns plus merveilleux que les autres. Dans la plus modeste des plantes, éclatent une science et une poésie qui nous laissent hésitants de savoir, si nous devons admirer davantage le peintre qui lui a donné un coloris si vif, si plein de fraîcheur, ou bien si ce n'est pas plutôt le mécanicien qui en a si habilement relié entre elles, toutes les parties.

Lorsque sous la tiède haleine du printemps, la terre se réveillera de son engourdissement, la sève circulera tout à l'heure dans cet arbre dépouillé et mort, qu'on verra bientôt se couvrir d'une opulente et gracieuse parure de feuilles et de fleurs. Comme ces feuilles seront vertes, ces fleurs

déliçates et éclatantes. Autant d'espèces différentes de plantes et d'arbres, et que de variétés dans chaque espèce, autant aussi de feuilles, de fleurs et de fruits différents, le disputant entre eux d'élégance de forme, de beauté et de fraîcheur de coloris. Qui a dirigé l'invisible travail de la sève à travers les aveugles canaux d'un tronc qui tout à l'heure semblait à jamais frappé de stérilité et de mort. Qui a enjoint à cette sève l'ordre de tisser les feuilles et les fleurs, de façonner des fruits parfois si délicieux, si savoureux, et lui a prêté en même temps le magnifique pouvoir d'exécuter si habilement, si artistiquement cet ordre ? Qui a enseigné à cette sève, suivant les espèces d'arbres et de plantes, à varier l'art de son splendide coloris et à étaler dans les feuilles et les fruits aussi bien que dans les fleurs, les mille diverses nuances de toute la gamme des couleurs ?

Toutes les plantes dans l'ensemble et le détail de leur structure, par les prodiges qui s'y décèlent de l'art le plus consommé, dénotent forcément et proclament bien haut un organisateur doué de la plus sublime intelligence. La plus rapide étude du règne végétal non moins que des autres parties de l'univers, oblige donc tout homme sensé et de bonne foi à conclure que Dieu existe.

Nous sommes à ce point entourés de toutes parts des merveilles de la nature, qu'il nous est impossible de ne pas nous trouver à chaque instant en face de quelqu'une d'entre elles. Quel tisserand de la plus haute habileté ne suppose pas le tissu d'une simple feuille ? Quel chef-d'œuvre d'anatomie n'apparaît pas dans le plus vulgaire des coquillages, dans le plus chétif, le plus infime des insectes ? L'intelligence qui a conçu et mis au service d'une puissance infinie, pour le réaliser, le plan de tant d'êtres, fournis d'organismes si variés et si merveilleux, se révèle à nous avec plus de force et d'éclat, si on se prend à réfléchir à l'humilité de leur origine. Tous les prodiges du règne végétal et du règne animal trouvent leur point de départ dans un peu de sève, un peu

de sang. Mais ces spectacles, pour étonnamment merveilleux qu'ils soient, du fait que nous en sommes les témoins journaliers, n'ont plus que le don de nous y laisser complètement insensibles.

Aristote, dans un de ses nombreux ouvrages, fait la supposition d'hommes qui, après avoir longtemps habité sous terre de grandes et belles maisons, viendraient tout à coup à découvrir à travers la terre entr'ouverte, la terre, les mers, le ciel avec toutes les merveilles qu'ils renferment. Il déclare alors ne pouvoir trouver de termes pour dépeindre la joie inouïe, l'enthousiasme indescriptible dont ils tressailliraient à la vue des miracles ravissants de science et d'art que leur présenterait l'Univers. La profonde indifférence où ils ont néanmoins toujours laissé les hommes, était aux yeux de S. Augustin, l'une des raisons pour lesquelles Dieu se décide parfois à opérer des miracles dans le cours des siècles. Plus rares, ceux-ci nous impressionnent bien plus fortement. « Mais en soi, poursuit judicieusement ce grand esprit, il est plus difficile de remuer la grande machine de l'univers, que de nourrir cinq mille hommes avec cinq pains. » Pour les yeux donc qui savent voir, pour les esprits droits et réfléchis, l'univers, par toutes les merveilles étonnantes d'intelligence et de puissance qu'il présente, est une prédication vivante, éloquente, irrésistible autant qu'incessante de l'existence de Dieu.

G. MARTIN